

Anca Porumb, *Homosexualité et sida. Essais sur le roman de Dominique Fernandez, Hervé Guibert et Yves Navarre*

Cluj-Napoca, Casa Cartii de Stiinta,  
coll. « Romanul Francez Actual », 2011, 235 p.

Arnaud Genon  
Nottingham Trent University

Le sida, plus que toute autre maladie, hante la littérature française de la fin des années 1980 et du début des années 1990. Dans la mesure où cette thématique romanesque est très majoritairement le fait d'écrivains homosexuels, elle amène à examiner « les relations qui s'établissent entre la condition d'homosexuel et [cette] maladie » (p. 7). Le présent ouvrage, qui

porte principalement sur les œuvres de Dominique Fernandez, Hervé Guibert et Yves Navarre, est divisé en deux parties. La première se concentre sur l'histoire de l'homosexualité, sur la « figure » du couple homosexuel puis sur les différentes maladies qui ont marqué la littérature. La seconde se focalise sur l'analyse des auteurs envisagés et étudie « les types de relations qui se créent entre les personnages/narrateurs, en insistant sur les membres de la famille » (p. 9). Anca Porumb s'intéresse, pour terminer, à la quête identitaire et aux je(ux) de l'écriture mis en place.

### ***Les visages de l'homosexualité***

L'homosexualité n'a pas toujours eu le même visage selon les époques. S'appuyant sur les travaux de Colin Spencer, Anca Porumb rappelle qu'elle était acceptée et valorisée dans l'antiquité grecque, tolérée chez les Romains mais rejetée dans « le monde hébraïque » où, suivant les textes religieux, « deux hommes ensemble représentent un danger à la morale » (p. 28). C'est donc avant même l'avènement du christianisme que l'homophobie prit son essor. « L'inquisition née quelques siècles auparavant revient sous un autre masque au XX<sup>e</sup> siècle. » (p. 31) Les homosexuels sont marginalisés, médicalisés, réprimés. Il faudra attendre le début des années 1970 et des personnalités littéraires telles que Guy Hocquenghem, Dominique Fernandez, Yves Navarre ou Jean-Louis Bory pour que la communauté homosexuelle trouve des porte-parole capables de mettre à bas les masques. Mais la libération sexuelle devient une réalité au moment même où le sida fait son apparition. La manière dont est présentée la maladie est d'abord perçue par les homosexuels comme une volonté de

marginaliser, de stigmatiser leur communauté, qui ne prendra pleinement conscience du fléau qu'au milieu des années 1980. De nouveau montrés du doigt, les séropositifs seront doublement blâmés : pour leur sexualité et pour leur maladie, qui effraie la population.

Peu nombreux sont les textes du XIX<sup>e</sup> siècle où la syphilis et la tuberculose se disent à la première personne. Le cancer, quant à lui, a « très faiblement éveillé l'intérêt des écrivains » (p. 52). Avec le sida va s'ouvrir une ère où le sujet malade se confesse à la première personne. Cette littérature — qui constitue une lutte contre la mort — va parfois se transformer en une critique du système médical, une manière de dénoncer les injustices faites aux patients. Elle est souvent aussi une manière de témoigner par les mots, de survivre à la maladie en laissant une trace.

### ***Menace, symbole, réalité***

Le sida va d'abord être considéré comme une menace par la communauté homosexuelle, qui doit se conformer à de nouvelles pratiques entravant la libération sexuelle. La maladie pourra parfois revêtir une portée symbolique chez certains écrivains. Dans *La Gloire du paria*, Dominique Fernandez retrace le parcours de Bernard, qui (re)trouve dans la maladie la condition de paria qu'il avait perdue avec l'acceptation sociale de sa condition d'homosexuel. La maladie vient de nouveau le marginaliser et lui fait regagner son « identité de proscrit » (p. 103). Pour Hervé Guibert, atteint lui-même de la maladie, le virus n'aura pas de portée symbolique. Il s'agira

d'écrire pour vivre encore, de témoigner de la réalité du fléau et de la manière dont le corps est pris dans l'engrenage médical.

Les écrivains abordent souvent la relation entre le patient et le malade. Tous font le même constat : « le manque d'intérêt du côté des médecins et la condamnation avant la mort du côté des malades » (p. 107). C'est alors dans l'art que le personnage de Fernandez et Guibert lui-même vont trouver, tout au moins tenter de donner du sens à ce qui leur arrive.

Anca Porumb se penche ensuite sur le couple homosexuel, puis sur la représentation de la famille chez les trois auteurs étudiés. En ce qui concerne Guibert, il s'agit d'aborder les figures des grand-tantes qui hantent plusieurs textes de l'écrivain, et ce, dès le début de son œuvre. Elles « sont peut-être les seules figures positives dans son existence et celles auxquelles il se sent le plus attaché » (p. 136). Le père est tour à tour décrit sous les traits d'un être autoritaire et possessif, puis dans des scènes où les relations avec son fils sont des plus tendres et douces. La mère est, elle, « une figure effacée dans la vie des enfants » (p. 140) mais Guibert a cependant à son égard une attitude indulgente. Se fondant sur *L'Étoile rose* et *La Gloire du paria*, la critique note que, chez Dominique Fernandez, la relation aux parents dépend de l'âge des personnages. L'homosexualité des plus jeunes est acceptée par les parents alors que, pour ceux qui ont connu des périodes de répression sexuelle, il est difficile d'en faire l'aveu. On notera que, chez Fernandez, l'approche de la relation aux parents, plus particulièrement à la figure paternelle, doit beaucoup à la psychanalyse.

Chez Yves Navarre, « la représentation de la famille semble respecter les mêmes règles que celles d'Hervé Guibert »

(p. 148). Aux grand-tantes de Guibert se substituent les grand-mères de Navarre, à la différence que ces dernières ne bénéficient pas de l'aura de Suzanne et Louise chez Guibert. Si l'attachement à la mère est évident chez Navarre, la figure paternelle brille, elle, par son absence. Mais contrairement à Guibert, l'auteur de *Biographie* préfère « une tonalité modérée et conciliante » (p. 153), qui contraste avec l'acidité de *Mes Parents*.

L'avant-dernier chapitre s'intéresse à la quête identitaire à laquelle se livrent les auteurs étudiés. Le corps y occupe une large place, chez Guibert et Navarre notamment, où s'observer, se peindre est une manière de « revenir à la réalité cruelle de la maladie chez Hervé Guibert ou chercher la perfection dans soi-même, mais aussi dans l'autre, pour arriver à la reconstitution du couple tant désiré » chez Navarre (p. 164).

Enfin, c'est sur « l'écriture entre le *je* et le jeu » que se termine l'étude. Anca Porumb y distingue le « je artistique » de Dominique Fernandez, le « je sidéen » de Guibert et le « je écrivain chez Yves Navarre », cherchant ainsi à délimiter les genres investis par chacun de ces auteurs. L'analyse manque ici parfois de précision, notamment dans l'usage d'une terminologie générique liée à l'autobiographie, au roman autobiographique ou à l'autofiction.

Si l'étude, dans son ensemble, est intéressante, on regrette que le corpus soit trop limité, en ce qui concerne tant les œuvres des auteurs étudiés (à titre d'exemples, ne sont évoqués que les deux premiers tomes de « la trilogie du sida » de Guibert et laissés de côté son journal, *Le Mausolée des amants* ou encore ses tout derniers textes ; *Ce sont amis que vent emporte*, roman sur le sida de Navarre, est totalement

occulté, etc.) que les textes d'autres écrivains qui auraient pu venir nourrir la réflexion (pensons particulièrement à *Ève* ou à *L'Amphithéâtre des morts* de Guy Hocquenghem, etc.). Il n'en reste pas moins que ce travail vient compléter les études existant déjà sur le sujet comme *The Archaeology of AIDS Writing in France, 1985-1988*, de Jean-Pierre Boulé, ou *La Littérature et le sida* de Stéphane Spoiden.

## Bibliographie

- BOULÉ, Jean-Pierre. (2002), *The Archaeology of AIDS Writing in France, 1985-1988*, Liverpool, Liverpool University Press.
- GUIBERT, Hervé. (2001), *Le Mausolée des amants, journal 1976-1991*, Paris, Gallimard.
- HOCQUENGHEM, Guy. (1987), *Ève*, Paris, Albin Michel.
- . (1994), *L'Amphithéâtre des morts*, Paris, Gallimard.
- NAVARRE, Yves. (1992), *Ce sont amis que vent emporte*, Paris, Flammarion.
- SPOIDEN, Stéphane. (2001), *La Littérature du sida. Archéologie des représentations d'une maladie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.